

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir

LE CANADA

LA VALLÉE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville . . . . \$ 2.00
Un An par la Poste . . . . \$ 3.00

OSCAR McDONELL, Directeur de la Rédaction.

12eme. ANNEE No 62

OTTAWA, MARDI 7 AVRIL 1891

LE NUMERO 2 CENTS

Le Prince Napoleon

EXTRAITS DES MEMOIRES
INÉDITS DE GEORGES
THIEBAUD

(Suite)

LE VRAI NAPOLEON II
J'avais devant moi un Napoléon
très authentique, cela se voyait de
reste. Rien qu'à le regarder et à
l'écouter, bien des choses de mon
histoire de France s'éclairciraient
d'une clarté nouvelle qui n'était
pas du tout celle de nos misérables
livres, où la vérité revêt si souvent,
selon notre époque, le honteux tra-
verissement des partis.

Je n'étais certes pas bonapartiste.
J'avais salué la chute de l'Empire
selon mon âge et mes moyens, en
m'engageant volontairement le 4
septembre et en télégraphiant, non
sans lyrisme, à mes amis de pro-
vince, la proclamation de la Répu-
blique. Mais je bonapartiste que je
vois s'agiter ici sous mes yeux,
sous le masque vivant d'un vrai
bonaparte, m'apparaissait si diffé-
rent de celui que les journaux
m'avaient dit, que j'en fus comme
renuë.

A vrai dire, le prince Napoléon
marque, dans la série des tempéra-
ments successifs du bonapartisme,
celui qui s'était manifesté surtout
sous la Restauration, c'est-à-dire le
bonapartisme contempteur de la
Sainte Alliance, en qui fermentaient
sous les réactifs de la défaite
et de l'infortune, tous les vieux le-
vains de la Révolution, conspira-
teur opiniâtre, mi-soldat, mi-bour-
geois, coopérant d'attaque aux ré-
voltes de 1830, et gardant de ce
chef l'invincible ressentiment d'a-
voir été ce jour-là dupé par les Or-
léans.

Le prince n'est pas non plus le
bonapartisme de 1848, celui-ci socia-
liste et proudhonien, ayant le
sens d'une démocratie nouvelle
comme Napoléon III. Non, politi-
quement, dans les marges de l'His-
toire où il occupera la place qu'il
eue, de son côté, le comte de Cham-
bord, le vrai Napoléon II est le
prince Napoléon. Louis-Philippe
lui a en quelques sorte volé son
tour de couronne et, déjà sous
l'Empire, le prince Napoléon était
un anachronisme.

A PROPOS DU CONCORDAT

Beaucoup de ceux qui venaient
le voir, causer avec lui ou s'asseoir
à ses dîners hebdomadaires, ne par-
tagèrent pas toutes ses idées et ne
s'associèrent qu'à demi à ses archai-
ques sorties de montagnard contre
Pitt et Cobourg. Mais il les attachait
d'esprit comme une page
d'histoire inédite, un manuscrit
original qu'on découvre, un post-
scriptum de Napoléon signé et pa-
raplé de toutes les ressemblances
du grand homme.

Un soir, à dîner, le prince partit
à fond sur le Concordat. M. Emile
Ollivier allait faire, une conférence
sur le Concordat.

"Vous verrez, dit le prince,
qu'Ollivier va nous découvrir un
nouveau Concordat. Il y en a déjà
sept ou huit, autant que de com-
munistes, et personne ne peut
voir le vrai, celui dont j'ai la signi-
fication décisive dans les lettres de
Consalvi et qui fut envisagé par le
Saint Siège comme un désastre,
parce qu'il assujettissait l'Eglise
sous le frein de la société civi-
le."

Comme M. Adelon, vieil ami de
la maison, patient et souriant sous
les boutades du prince, faisait mine
de répliquer :

"Allons bon ! nous allons avoir
maintenant le Concordat Adelon,
après le Concordat Ollivier !"

teurs à la République, il se jeta
sur moi, me tapa les genoux de ses
deux mains et me cria :

"Mais comprenez-donc enfin, s
vous voulez faire de la politique
républicaine, que du jour où la
République, est ouverte à tous,
elle n'a plus de raison d'être."
Parole excessive en apparence,
mais pleine de sens politique et
qu'il faut méditer.

Le prince faisait moins de con-
quêtes par le raisonnement qu'il
ne se faisait d'ennemis par son es-
prit à l'emporte-pièce, ou par ses
saillies qu'illuminait, comme un
éclair rapide, une étincelle de gé-
nie politique. Tous ceux qui l'ap-
prochaient à ses bons jours n'é-
taient pas toujours conquis, cepen-
dant ils étaient incités à réfléchir
et un peu de sensibilité chez le
prince eût achevé de les soumettre.
Mais le prince Napoléon manquait
de sensibilité, ou bien affectait-il
de s'en affranchir, comme d'une
faiblesse et d'un fardeau gênant
pour un homme d'Etat, oubliant
que ce qu'on pardonne chez un
homme d'action devient pénible
dans le commerce de tous les jours
où la cause tient plus de place
que les grandes affaires. Les Bon-
apartes purs sont des cerveaux et
non des cœurs.

SES AMIS

La demi-douzaine de fidèles qui
formèrent le parti du prince, mal-
gré leur affectueux attachement
pour lui, étaient moins des amis
près du cœur que des anxieux
intellectuels, captifs de séduisantes
doctrines et du prestige d'un
grand nom, Pascal, Maurice Ri-
chard, Lenglé, Poignant, Masson,
Duchesse, Silvy, Gauthier de Clagny,
Lambert et quelques autres
n'avaient pas tous, avec le prince
Napoléon, le lien de vieilles rela-
tions survivant aux prospérités dis-
parues, comme Renan, Daruy, Da-
rigny, Angier, Maxime Du Camp,
Dumas fils, Ollivier, Philis, Adelon
de Lessepe, le baron Brunet et bien
d'autres dont le souvenir amical a
toujours adouci pour le prince les
mornes jours de l'an de l'exil.

Tous ces messieurs, je parle des
nouveaux avaient été attirés puis
fixés par le raisonnement que le
prince déployait assez sèchement
de toute sentimentalité. Il avait ce
charme étrange de l'impopularité
méprisée, fouaillée à coups de
sarcasmes, par un homme qui se
sentait inférieur à elle et plus du-
rable qu'elle. Il était exilé même
à taxer de légèreté quiconque se
fût compromis pour lui, par pur
dévouement, sans songer que la
meilleure condition pour faire
éclorre des dévouements est de com-
mencer par y croire. Cet art qu'a-
vait à un haut degré Napoléon III
le prince Napoléon, moins par égo-
ïsme que par effet de la solitude,
avait négligé de le cultiver. Il faut
n'avoir pas vécu une heure de
notre vie populaire, où le pur rais-
onnement garde si peu d'influence
pour ne pas voir que le sentiment
y remporte plus de victoires que
l'intelligence.

Cette réflexions peut donner du
prix aux conquêtes personnelles
du prince Napoléon ; mais elle ex-
plique comment le nombre en a
été limité.

Le prince ne faisait aucune pro-
messe, n'encourageait aucune illu-
sion et avait horreur de tout ce qui
pouvait ressembler à un engage-
ment parce que sa probité était, en
le prenant, décidée à le tenir.

"Mes chances sont minces, di-
sait-il, pour ne pas dire nulles ;
je n'ai pas de fortune ; je suis très
calomnié, mes amis le seront à cause
de moi ; mais je crois être dans
la vérité et il faudrait qu'elle éclate
un jour ou l'autre."

Combien un tel langage, dans sa
sècheresse marmoréenne, diffère de
celui des prétendants qui passent
des demi-siècles à annoncer leur
restauration toutes les trois semai-
nes ! Et quelle valeur n'ont pas les
adhésions précédées d'une préface
aussi cruelle !

Ernest Pascal, dont l'éducation,
le passé, les actes, les écrits, le
tempérament étaient ceux d'un
parlementaire irréductible, avait
été amené à la République par le
prince. Sous-secrétaire d'Etat à

l'intérieur après le 24 mai, Pascal
avait envoyé à ses préfets une cir-
culaire, restée fameuse, sur les me-
sures à tenter pour se concilier la
presse. Beaucoup de ministres eus-
sent sinon écrit, du moins parlé
dans leur cabinet le langage de cet-
te circulaire, Pascal en demeura
comme écrasé. Son beau talent
d'orateur fut perdu pour la tribune.
A la mort du Prince Impérial
il prit parti, en logique dynasti-
que pour le prince Napoléon. Mais
celui-ci le fit aller beaucoup plus
loin et le mit en quelque sorte à la
tête du petit groupe républicain
qui, en dehors du Parlement, com-
mençait pour la revision. Un
drame intime, dans lequel Pas-
cal a mis fin lui-même à ses
désespoirs d'intelligence, a privé ce
chaleureux esprit de la consolation
d'assister au développement subit
de l'idée revisionniste.

Paul Lenglé, ancien sous-préfet
de l'Empire et député de M. Rou-
her, avait, sous l'influence des rais-
onnements du prince Napoléon
tout sacrifié à la conception répu-
blicaine qui se dégage de l'œuvre
napoléonienne. Il voulut la for-
muler dans sa profession de foi aux
électeurs de Saint Gaudens ; mais
les impérialistes lui firent aussitôt
une guerre acharnée ; il ne fut
point élu et ne céda point.

Georges Poignant, que son es-
prit studieux avait déjà conduit à
un chemin de cette conception poli-
tique, fut conquis à son tour et la
tournure de ses idées plut au prince
à ce point que celui-ci lui confia le
prince Louis, pour qu'ils fissent
ensemble des voyages d'étude en
Orient, à Jérusalem et aux Lieux-
Saints.

Quant à Maurice Richard, nature
affable, obligante et fidèle, qui
avait fait partie sous l'Empire du
cabinet libéral, il eût mis toute sa
fortune à la disposition du prince,
à la condition toutefois que son
jardinier, qu'il interrogeait comme
une sorte d'égrégé, lui eût déclaré
que l'heure d'un tel sacrifice était
venue. "C'est ma servante de Mo-
lière", disait cet excellent homme.

Frédéric Masson, chercheur éru-
dit, passant ses journées aux ar-
chives, se distinguait dans ce petit
cercle par une horreur spéciale et
presque maudite du parlementarisme
et de la monarchie de Juillet,
contre laquelle ses recherches quo-
tidienues amoncelaient de nouveaux
documents.

Edmond Lambert, un peu hors
de cadres, s'était distingué par son
initiative et son ingéniosité lors du
manifeste. Des orateurs, de jeunes
avocats comme Duchesse, Silvy,
Gauthier, que la perspective de la
réforme républicaine avaient sédu-
its, s'étaient peu à peu rattachés
au prince.

Ce petit groupe travaillait obcu-
rément sans aucune des pressantes
espérances qui actionnent les politi-
ciens de profession. Il n'y avait
pour eux, en l'état des choses et
des partis, ni chances d'arriver
promptement à la députation ni les
satisfactions variées que procure le
grand journalisme et le train d'un
parti. Le lot qu'ils attendaient était
une ample moisson de tribulations
et de dédains. Leur conviction ce-
pendant demeurait intacte et leur
confiance inaltérable, moins dans
l'avènement de leur chef que dans
la clarté de ses doctrines et, avec
l'aide de quelques dévoués parti-
sans dans les Halles et dans les
faubourgs, cette phalange imper-
ceptible prélatant par des banquets
populaires et même par des chan-
sons, que le prince corrigeait lui-
même, à l'agitation revisionniste.

(A suivre)

L'ivrognerie est-elle un Crime

L'idée qu'on devrait traiter l'hom-
me adonné à l'ivrognerie comme
un criminel, et son offense envers
la société comme un acte punissable
de la prison, trouve tous les jours
de nouveaux approbateurs dans les
plus hautes sphères des institutions
médicales. Il y a quelques années,
un député du peuple, M. James
Beaty, présenta un projet de loi à
la Chambre des Communes du Ca-
nada, déclarant que l'ivrognerie
était un crime ; mais la mesure
n'eut pas de suite.

Le Dr Henry A. Hartt, dans le
No du présent mois de mars d'une
publication mensuelle de Boston,
U. S. A., appelée "The Avena",
déclare que l'ivrognerie est un
crime de lèse-société, et non point
une maladie héréditaire, et que,
par conséquent, l'ivrogne n'a pas
droit à plus de considération qu'un
autre criminel. Il admet bien que,
dans certains cas, l'ivrognerie de-
vient une maladie, appelée Dépo-
nisme par la faculté médicale et
reconnue par elle comme le résul-
tat d'une dissipation volontaire. Le
Dr Hartt n'attache guère d'importan-
ce au rôle que l'on veut faire
jouer à l'hérédité comme cause de
l'ivrognerie, parce qu'il considère
que tout homme doit être doué
d'un pouvoir de volonté suffisant
pour rester sobre, s'il le veut. Il
est un fait remarquable, continue-
t-il, c'est que toute la Bible dénonce
l'ivrognerie comme un péché qui
mérite la punition la plus sévère,
et qui, si l'ivrogne ne se repent pas
et ne se corrige point, devra inévi-
tablement le conduire à sa perte et
l'exclure du Royaume des Cieux—
que nulle part (dans la Bible) il n'y
est fait la plus simple allusion ten-
dant à faire croire que l'ivrognerie
était reconnue comme une maladie
et qu'il n'y est présenté aucune
circonstance atténuante propres
à créer la moindre sympathie pour
l'ivrogne et à lui ôter la responsa-
bilité de sa faute. Pour renforcer
la thèse qu'il soutient, que l'ivro-
gnerie est un crime et non point
une maladie, le Dr Hartt cite les
paroles du législateur d'Israël qui
dit que "l'ivrogne devrait être la
pié". "L'ivrognerie, continue le
Dr Hartt, est une folie volontaire,
qui cause les trois-quarts des crimes
de violence, et, à part le crime lui-
même, cause aussi les deux-tiers
de tous les autres crimes et les
deux-tiers du paupérisme sous le-
quel les peuples du monde entier
gémissent. Si les portes, dit le
docteur, de tous les asiles d'aliénés
de la terre étaient ouvertes et tous
les fous involontaires—laissés li-
bres, il est douteux qu'il pourrait
commettre la moitié autant de dé-
vastations et d'horreurs que le vice
atroce de la folie volontaire peut en
produire."

Partant de là, le docteur deman-
da s'il est méritoire au seul homme,
ayant le simple sens commun, qui
peut croire que l'ivrognerie n'est
pas un crime et mettre en doute le
droit et le devoir de la société de le
punir comme tel, d'abord pour sa
propre protection, ensuite pour,
autant que possible, détruire ce
vice. Il dit que la loi ne devrait
point atteindre seulement l'ivrogne
commun, qui trouble la paix de la
rue ; mais aussi l'ivrogne riche ou
à l'aise, qui fait de son intérieur le
théâtre de ses carrousels, de ses ex-
ploits, et de sa famille la victime de
ses folles fureurs.

Le Dr Hartt dit encore qu'il se-
rait bon d'établir des asiles spéci-
aux où, de force, on pourrait en-
fermer ces gens-là et les soumettre
à un traitement convenable à leur
état, le traitement contre la dipso-
manie. Le vin et les spiritueux,
dit-il, ont leurs usages particuliers,
ils peuvent même être la source de
maints plaisirs permis ; mais il n'y
a pas de raison pour que tout le
monde soit continuellement sur le
qui-vive parce qu'un homme, ici ou
là, a un goût dépravé pour ces li-
quides et que, follement, il les em-
ploie à son propre suicide. Il veut
que l'ivrognerie soit légitime comme
un des crimes les plus affreux, et
qu'elle soit punie le plus sévère-
ment possible et non point seule-
ment comme une frivolité ordinaire,
que la loi ne frappe que d'une
pénalité insignifiante. Il conclut en
disant qu'il pense qu'avec une loi
de cette nature le peuple finirait
par comprendre les conséquences
légitimes de l'ivrognerie et que, par
cela même, ce vice deviendrait ex-
tremement rare.

UNE HISTOIRE VRAIE
La petite histoire suivante qui, si
elle n'est pas vraie, comme son titre
l'assure, est admirablement bien
trouvée et bien faite pour faire
uite à la théorie du Dr H. A. Hartt
sur l'ivrognerie, la voici.

"Papa, veux-tu, s'il te plaît, me
donner cinquante cents pour m'a-
cheter un chapeau de printemps ?

La plupart de mes compagnes de
l'académie les ont..."

—Non, Louise, je ne puis l'ac-
corder cette somme. La demande
plus haut citée était faite d'une
manière persuasive et caressante à
la fois, par une fillette de quinze à
seize ans, en se préparant à partir
pour la classe, un des plus beaux
matins de printemps. La réponse
du père fut faite sur un ton bref et
indifférent. La jeune fille partit
pour sa classe, fort désappointée.
Le père partit, lui, pour ses affaires.
Sur sa route il rencontra un ami
qu'il est bien aise de revoir, il l'in-
vite à aller boire avec lui un verre
de vin au restaurant le plus pro-
chain. Ce n'est pas de refus. Là,
comme toujours, stationnement d'au-
tres amis qu'il invite aussi. Et
l'homme qui n'avait pas pu ac-
corder cinquante cents à sa fillette,
trouva le moyen de traiter sept ou
huit amis. A son départ il déposa
un demi dollar sur le comptoir, ce
qui payait tout juste la dépense.

Au moment où il payait, la jeune
fille de l'hôtelier entra en arrière
du comptoir et dit à l'hôtelier :
"Papa, j'ai besoin de cinquante
cents ce matin pour m'acheter un
nouveau chapeau de printemps..."
—Certainement, dit le père, et pre-
nant le demi-dollar du Père de
Louise, qui était encore sur le
comptoir, il le tendit à sa jeune
fille qui partit en souriant. Le père
de Louise, comme frappé au cœur
bassa la tête et sortit seul du res-
taurant, en se disant à lui-même :
je puis apporter mes cinquante cen-
tes ici, pour que la fille du ven-
deur de rhum s'achète un chapeau
de printemps, après, après les avoir
refusés à ma chère Louise ! je ne
boirai plus ! Il a tenu sa parole.

LE DRAME DE LA NOUVELLE
ORLEANS

Nouvelle Orléans, 4.—L'enquête
relative aux exécutions sommaires
des assassins de M. Hennessey se
poursuit avec ardeur. Le consul
d'Italie, M. Corte, a comparu com-
me témoin devant le grand jury.
Mais on ignore ce qui s'est passé
par cette bonne raison que, d'après
la loi, les délibérations du grand
jury doivent être tenues secrètes.

Les recherches sur les antécé-
dents des onze individus exécutés
soumirement, ont démontré que
tous, à l'exception de quatre,
étaient inscrits sur les listes électo-
rales, comme nés en Amérique ou
naturalisés. Les quatre autres qui,
d'après le consul Corte avaient
droit à la protection du gouverne-
ment italien étaient : Traina, Ba-
gnetto, Monasterio et Comiz.

Il n'a pas été possible jusqu'à
présent de découvrir les antécé-
dents de ce dernier, mais Traina, un
ancien bandit de Sicile, était inscrit
sur les listes électorales de la pa-
roisse de Saint-Charles ; Bagnetto
était un ancien membre de la han-
de de voleurs de grand chemin du
fameux Exposito et il s'était enfui
de Païerme, où il était sous le coup
de poursuites pour meurtres, et en
fin Monasterio était un vétéran de
l'armée de Garibaldi ; mais il s'était
enfui aussi de Païerme, où il était
recherché pour avoir assassiné une
femme.

D'autre part on mande de Was-
hington qu'un esprit belliqueux
semblait s'être emparé de l'extrême
Ouest, car on vient de recevoir en-
core au département de la guerre
la dépêche suivante de Boulder
(Montana) : "Nous offrirons, par la
présente, au secrétaire de la guerre
les services de 500 montagnards
du comté de Jefferson en cas de
guerre avec l'Italie.—(Signé) J. T.
SWART."

A un concert d'amateurs.
Un chanteur se met à hurler un
grand air quelconque.
—Surtout ! murmure un audien-
teur en relevant le collet de son
habit, ce n'est pas seulement un
air, c'est un vent coulis.

Entre femmes de cochers.
—Eh bien ! il ne va donc pas
mieux votre mari, qu'il a si mau-
vaise mine ?
—Oh ! si, mais le médecin a dit
qu'il irait à Vichy et qu'il ne pour-
rait pas conduire avant trois mois.
—Ah ! je comprends : si a une
maladie de fouet !

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche.

AMUELEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE CAU
CHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX, CHEZ

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA
EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE
QUALITÉ DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

Tapisseries
—POUR—
Pans et
PLAFONDS.

Dessins récents, élégants et artistiques, à
très bon marché au Nouveau Magasin de
Tapisseries et de Peintures.

J. B. DUFORD,
70 RUE RIDEAU

MESDAMES,

Le temps est arrivé de faire le grand ménage
et de décorer les pans de vos appartements.
C'est aussi le temps avant qu'il ait foule
de laisser vos commodes de

J. F. BELANGER,
159 Rue Bank
Téléphone No. 92.

ENEZ :: EXAMINER

Nos Articles et les prix pour notre
VENTE Annuelle a BON MAR-
ché. Montres en Or et en
Argent. Chaines, Joints,
Epinglettes et Boucles d'O-
reilles. Aussi Argenterie, Horloges
et Objets de Fantaisie. Le plus fort
Stock de la ville en Gros et en Detail.

98 RUE RIDEAU.

A. & A. F. McMillan

Reparations de Montres et Bijoux une
spécialité.

NOUS
ETALONS

LA PLUS GRANDE VARIÉTÉ DE

Voitures d'Enfants

DE TOUT OTTAWA.

Elles viennent des premières Manufactures
Canadiennes et Américaines.
On trouvera nos prix bas.
Ceux qui veulent de ces VOITURES D'EN-
FANTS économiser en venant
les acheter maintenant.

COLE'S
National M'fg. Co.

160 RUE SPARKS.

LA VALLÉE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville . . . . \$ 2.00
Un An par la Poste . . . . \$ 3.00

AUX Constructeurs et
Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures sui-
vantes :

Toitures "Canada Plate" Toitures Métall
ques, Toitures en Fer Galvanisé,
Toitures en Cuivre.

Douglass & Haines
234 rue Wellington.

Agents des célèbres fournaies "Su-
périeur Jewel"

KENDALL'S SPAVIN CURE

The Most Successful Remedy ever dis-
covered for Spavin, It is certain in its effects and does
not hurt the horse in any way.

OFFICE OF CHARLES A. STUBBS,
BROOKLYN, N. Y., November 8, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.

DEPT. OF AGRICULTURE,
WASHINGTON, D. C., Nov. 28, 1888.